

Mon souffle est ailleurs

Alice

Fin 2015, début 2016

Parfois, je ressens comme un besoin de partir en voyage. Oh, rien de bien extravagant : le principal est de me déplacer, de changer d'air et de terre. On pourrait parler de fuite, mais je ne sais pas si je suis près à me l'avouer. Un parc fait généralement très bien l'affaire, mais au fond la destination ne m'importe que peu, pourvu qu'il n'y ait pas trop de gens. Et c'est là que ça se gâte, en général.

Je m'équipe peu, pour ces expéditions. Ce n'est pas que la route est exempte de dangers, bien au contraire. C'est juste que je n'ai pas encore trouvé les bons outils, et me contente donc de partir les mains aussi vides que je souhaiterais que mon esprit le soit. C'est peut-être mieux ainsi : au moins puis-je préserver le peu de confort qu'il me reste. Mieux vaut voyager léger.

L'écume d'un soleil agonisant me cueille aujourd'hui dès mon évaison des murs de béton. Cette lumière n'est emprunte que de bonnes intentions, mais la soudaineté de son déferlement a tendance à me surprendre alors que je songe à tout ou à rien. Une fois mes yeux accoutumés à ce qui devrait être la normalité, je fais face aux premiers véritables mètres, mais déjà les difficultés inhérentes au voyage se rappellent à moi. Elles peuvent prendre diverses formes, mais en générale cette forme est humaine, bien trop humaine, peut-être. En fait, je suis toujours ébahi par cette présence : des GENS. Et ils agissent sur le monde, ce monde dans lequel je vis. Cela peut sembler idiot, mais le simple fait que nous nous déplaçons dans une sorte de ressource partagée géante me semble être à la fois un grand miracle et la pire des malédictions.

Mes ambitions me poussent rapidement de passer à la vitesse supérieure en m'abandonnant à un tramway. Cela ne me plaît guère, mais il faut se rendre à l'évidence : si je veux rentabiliser mes escapades, je dois faire quelques concessions. Le manque soudain d'espace aiguise de force mes sens, me rend irritable. D'étranges formes de pollution sonore m'assaillent : je ne perçois plus que « du coup, et donc du coup, au final » au milieu de ce qu'on tente de faire passer pour des conversations. Les gens se disputent ou racontent leurs disputes passées. À croire qu'ils ne cherchent plus à se définir par leur nom ou leur profession, mais par leurs ennuis et les liens mis à mal. Seul au milieu des tourments

d'inconnus, je jurerais par instant sentir le frôlement du vent froid à travers la vitre épaisse du tramway.

Leurs paroles perturbent mes pensées, les parasitant sans même en tirer un quelconque profit. Mieux vaut se concentrer sur la vue, car rares sont les humains dont le regard me percute : certains ont la bonté de laisser leur téléphone fissuré les absorber, tandis que d'autres admirent des écrans qui nous offrent généreusement des horoscopes. Ces oracles suivent la même loi malsaine de survie que la télé-réalité : tout le monde en parle pour s'en moquer, mais le résultat est là, juste dans la phrase que je viens d'écrire : tout le monde en parle. Il y a des choses que l'on ferait mieux de laisser mourir dans le silence de l'indifférence, mais encore faut-il disposer d'un minimum de volonté.

Tous ces instants que je passe assis à ne rien faire dans un tramway, je les perçois comme volés par la société ; non parce que je suis assis à ne rien faire, mais parce que la présence d'autrui m'intimide au point de me dissuader de faire ce qui me tient à cœur. Alors, faute de mieux, je sors parfois mon téléphone et lui inculque quelques bribes de pensées qui peuvent ensuite atterrir entre vos mains. Ironiquement, cela me fait ressembler à tous ces gens qui envoient sans cesse des messages à ceux qu'ils réduisent au concept d'« amis », alors que je m'adresse avant tout au néant pour y perdre ce qui m'encombre.

Ces réflexions ont le mérite de laisser s'écouler le temps : me voilà de nouveau sur un trottoir, sorte de chemin refusant toute traversée à la pluie et nous empêchant de glisser quitte à ce que leur imperméabilité nous noie en cas de fortes intempéries. Le déplacement à pieds dans une rue bondée n'est pas toujours une mince affaire : je ne sais jamais où prendre position et enchaîne de brèves accélérations hasardeuses visant à me mettre hors d'atteinte, et hors d'état de nuire par la même occasion. J'ai parfois l'impression de ricocher sur les passants, comme une boule de billard dont personne ne veut par pure méconnaissance des règles d'un jeu dont le nom du créateur restera à jamais un mystère.

Les contacts physiques inutiles me sont désagréables, mais les supprimer ne résout pas tout pour autant : une présence suffit à ma terreur. Le moindre vieillard m'apparaît parfois comme une menace potentielle, et ne parlons même pas des véhicules. Il est improbable qu'un accident sérieux arrive, mais lorsque vous essayez de traverser les rangs d'une légion de choses improbables, il en est toujours une qui finit par vous pourfendre alors que vous vous y attendez le moins. Cette idée me hante dès que je n'ai pas une parfaite connaissance de mon environnement, alors même que ce prérequis est d'une absurdité insolente. Peut-être ne fais-je tout simplement pas assez confiance aux humains : lorsque je surprends un sourire, je suis incapable de dire s'il s'agit d'empathie ou de moquerie, et penche souvent pour cette seconde éventualité. Les chiens posent un autre problème, assez conséquent. Nous considérons la Terre entière comme notre territoire ; eh bien, les chiens, incapables de comprendre que nous jouons

déjà ce rôle prétentieux, répondent à la même envie et lancent des regards noirs à quiconque a le malheur d'exister, allant parfois jusqu'à menacer celui qui s'est proclamé maître de son être. Quelle hypocrisie de décrire les chiens comme les « meilleurs amis » de notre espèce ! Nous sommes contraints de les attacher pour les empêcher de nous fuir à toutes pattes ou de réduire en charpie nos semblables. . . Cela dit, je préfère parfois une bête féroce à un humain jetant sans vergogne des déchets – voire des sécrétions buccales – par terre. Je ne sais même pas comment combattre ces choses-là (et pourtant ce n'est pas l'envie qui me manque). . . Voyez plutôt : si un individu considère qu'il est le seul à avoir adopté un comportement irrespectueux sur un point donné, il vous dira que ses actions n'ont guère d'impact ; si au contraire il a le sentiment que sa méthode s'est généralisée, il repoussera nonchalamment vos arguments sous prétexte qu'il ne fait rien d'anormal, ou que nous ne sommes plus à un acteur près. Nombreux sont ceux qui se réfugient systématiquement dans l'un ou l'autre de ces deux cas sans jamais admettre ni qu'il existe un milieu ni que, de toute manière, ces maigres explications n'ont rien d'une réponse convenable. Ainsi, les premiers mégots font connaissance avec le sol au nom de la rareté, les suivants au nom de la banalité, et une mer d'immondices naît.

Il est souvent plus simple de détester tout le monde. Chercher le coupable d'une incivilité m'amènerait à suspecter l'éducation, et donc les parents des gens, qui ne sont pas forcément en état de témoigner, et eux-mêmes n'ont peut-être fait que reproduire un schéma découlant d'une suite erratique d'enseignements ou de manquements. Je pourrais finir par en vouloir à des régimes politiques entiers, et cela dépasserait vite mes compétences. Donc voilà : je les déteste tous. Presque. Parfois. Mais. . . paisiblement, sans violence. Ne pas laisser la colère prendre le contrôle de mon corps ; la confiner à ma tête. Céder reviendrait à offrir la victoire à ces mêmes êtres insoucians que je considère malgré moi comme la cause de tout inconfort. Une des choses, heureusement multiples, me dissuadant de recourir à la violence physique est que personne n'en connaîtraient la raison, et que même si je tentais de m'expliquer, on ne me comprendrait pas. Après tout, cela fait des années que j'essaie d'expliquer ces émotions à moi-même.

Je me concentre sur mes propres sensations – le froid, mes peurs, un obscur mélange de tout cela – pour oublier qu'ils existent. . . et me rappeler que j'existe. Je pourrais convier la musique pour m'isoler artificiellement, mais cela serait prématuré ; il est encore trop tôt pour faire disparaître le monde au profit du mien. Je suis en territoire ennemi et j'ai besoin de son sol, de ses moyens de locomotion. Il me faut le supporter pour le moment, ne pas me rabattre sur des solutions de facilité. Je suis tenté de porter le blâme sur tous ces gens, de les accuser de tout ce dont je refuse de me sentir responsable, mais ma raison n'est jamais loin et ne manque pas de me rappeler à l'ordre : chaque humain est tout autant que moi l'esclave d'un déterminisme qui nous laisse miroiter

une liberté encore jamais atteinte. Ou bien, ceux qui sont arrivés jusque-là n'ont pu en revenir pour témoigner.

Lorsque je rassemble mes miettes d'honnêteté, je réalise que je me complais dans cette situation. Parfois, même, une pensée me fait sourire, mais, dès lors que je m'en rends compte, j'efface cette expression de mon visage, honteux comme un enfant pris en faute. J'ai beau savoir que cette mélancolie est due en grande partie au temps qu'il fait, et même à des choses nullement poétiques telles que ma flore intestinale, je ne parviens pas à me convaincre de la refouler. Vaincu, je m'y enveloppe, tout en sachant qu'elle est feinte et qu'il est probable que je passe au travers – que cette brume ne puisse en rien me sauver.

Une entreprise qui semblerait ordinaire à la masse peut m'accabler comme la chose la plus terrifiante qui soit. Terrifiante, mais en même temps étrangement romanesque. Après tout, la rosée ne se pose guère de questions avant de se poser, fusse sur le paysage le plus morne que l'on puisse imaginer. La difficulté de mon trajet ne fait que magnifier ce qui m'entoure. Même ce ciel grisâtre possède un certain attrait. Le pauvre est terni malgré ses efforts, comme si une âme cruelle avait imposé à la ville entière un arrêt sur image une fraction d'instant avant un déluge. Dans des moments comme celui-ci, ce gris devient la plus douce des couleurs, accompagnée par les façades vitrées qui offrent une nouvelle dimension au ciel, au moyen du vecteur vertical qu'il poursuivra sans succès pour l'éternité. S'appuyer sur le ciel, encore et toujours... Quel piètre narrateur je fais ! Mais pas question d'ignorer quelque chose d'aussi vaste sous prétexte que l'originalité tend à se refuser à tout propos faisant appel aux services des cieux. La lumière, quant à elle, se laisse deviner un peu partout, mais se refuse à nous, nous tourne le dos pour se réfugier derrière l'infranchissable muraille que forment les nuages à l'unisson.

Soudain, de fines gouttelettes me martèlent, me harcèlent pour faire mentir mes sens en m'enveloppant dans un froid qui n'est que le reflet exagéré d'une réalité qui m'échappe. Plutôt que de considérer cela comme un contretemps, je laisse cette eau ruisseler sur moi. La simple idée que de la matière soit amenée à changer de trajectoire par ma seule présence me fascine. Ces perles liquides s'interposent entre mes yeux embués et le monde, comme un prisme fracassé en une myriade de fragments. Tout est transfiguré, pour le meilleur comme pour le plus triste.

Autre élément banal mais indispensable : notre Lune, qui se montre parfois plus tôt qu'on ne pourrait le croire. Elle déploie aujourd'hui tout juste assez d'énergie pour paraître pleine aux gens distraits ou pressés, mais une carence en son flanc gauche lui interdit de berner les observateurs les plus sérieux. Discrète, elle ne participe guère à l'éclairage, et lorsque la lumière et les couleurs vives se font rares – l'un aidant l'autre –, il serait possible de me faire croire que je me trouve sous terre. Il faut dire que les profondeurs ont un certain charme : elles seraient à même de me garantir cette solitude que je poursuis.

Dans ce monde aseptisé, on croit souvent tout connaître de notre environnement, puis, un beau jour, un nouveau détail s'invite dans notre conscience, et on se demande alors comment il a pu nous échapper pendant aussi longtemps. Vexé, on jure qu'on ne s'y laissera jamais reprendre ; pourtant, ce processus tend à se répéter à l'identique dès le lendemain, trahissant l'immensité insondable de notre ignorance.

Plus qu'à affronter quelques torrents de circulation mécanisée et j'arriverai à portée de vue de ma destination. Impossible de négliger la pression qui s'exerce sur mes sens : le bruit, les voitures, et surtout les coups de klaxon, qui viennent de partout et nulle part à la fois. Quelques supplications prennent spontanément forme dans ma tête : « Laissez-moi en dehors de tout ça ! », « Fichez-moi la paix ! ». Elles résonnent jusque dans mes pieds, me poussant à accélérer. Nous nous déplaçons comme le moins discipliné des troupeaux, chacun allant à la rencontre des autres, noyant les chemins et les repères. Les automobilistes ont poussé le vice jusqu'à signer un pacte de sang avec l'énergie cinétique : un brin de liberté et de temps contre leur sécurité. Pour honorer cette transaction collective, une partie de notre monde a été rendue impropre à la circulation plus traditionnelle des piétons, et des lambeaux de verdure ont dû émigrer. Nous étouffons la terre sous les gravats comme on se débarrasserait d'un nouveau-né en le faisant disparaître sous un oreiller jusqu'à ne plus en laisser s'échapper le moindre souffle d'espoir, ni pour lui ni pour nous.

Les piétons qui traversent trop tôt entrent en collision avec les voitures qui s'écoulent trop tard, mais chacun semble convaincu de l'exemplarité de son comportement. Personnellement, je reste là, attendant la lueur verte de l'espoir. Je savoure l'instant même s'il n'a guère de sens et encore moins de saveur. Je profite de ce mensonge, de cette impression d'être la seule personne sur terre à ne pas être pressée, à pouvoir se payer le luxe inestimable de regarder le ciel, les nuages et le vent, dans toute leur simplicité. Des cyclistes déambulent comme ils peuvent, au gré des apparitions et disparitions impromptues de leurs pistes, et manquent bien souvent de me percuter, sans que l'on sache qui est en tort. Nous tous, sans doute. Chaque élément de ce puzzle instable contribue à sa façon à accroître la probabilité de protestation des klaxons. Nous avons déjà du mal à communiquer en tentant d'utiliser notre langue ; je doute que nous trouvions un jour le salut en des « MUUUP » dépourvus de véritable sémantique et ne pouvant varier que par la durée. Nous avons été montés les uns contre les autres ; nous nous battons pour l'espace, l'eau, et même l'amour... et ce dorénavant presque de notre plein gré.

M'y voilà enfin : le parc. Lac vert dans un désert gris, mais c'est dans le désert que notre vie bouillonne, car nous avons l'autorisation d'y élire domicile. Avant même de s'immerger, on peut trouver, en cherchant bien, quelques fleurs aux noms inconnus qui, si chétives soient-elles, semblent mieux résister que moi au froid naissant et à la pression humaine. Il m'arrive de les renifler.

Cet acte peut sembler quelque peu disgracieux lorsqu'on en est témoin depuis une certaine distance, mais je trouve que c'est une habitude à laquelle nous devrions nous accrocher. Bon, je crois que l'odeur des fleurs a un rôle dans leur reproduction, et à trop y réfléchir on finit par s'imaginer en train de humer les phéromones d'un chien ou que sais-je encore, mais je doute que grand monde fasse de tels rapprochements. En tout cas, le moment est venu une fois de plus pour moi de troquer les personnes contre personne, au moins dans ma tête, et d'entrer.

J'ignore si je suis à ma place ou si je suis un intrus, mais je me sens bien, ici. Sans motif ni devoir, je me contente d'être. Le vent m'arracherait presque une larme, mais impossible de savoir si elle aurait trouvé sa source dans la plénitude ou la mélancolie. Peut-être l'aurais-je fabriquée de toutes pièces dans le but de sublimer l'instant, de draper la scène d'une couche dramatique. On peut tirer un certain plaisir du fait de se trouver quelque part sans raison. Ne me demandez pas pourquoi : je ne fais que retranscrire ce que je sens passer en moi alors que j'abandonne mon regard dans le vague, captant le plus d'informations possible sans chercher à en traiter aucune. Au cours de tels périples, il m'arrive de prendre des notes – mentales ou non – afin de ne rien oublier des sensations qui ne traversent que trop fugacement ma chair. J'ai comme peur de perdre un jour ma sensibilité ; ça me semble tout à fait possible, et j'ai déjà cru que cela m'arrivait, mais je suppose qu'il n'est trop tard que lorsque l'on devient incapable d'y songer. Je profite donc du cadeau qu'est cette perception et l'emploie à donner forme à mes pensées.

Pour moi, chaque voyage est extraordinaire à sa façon, mais il y a des jours où je m'en passerais bien. Des jours où une partie de moi voudrait se reposer, mais où je ne peux m'empêcher d'analyser, de raisonner.

À la lecture de ces plaintes, certains me trouveront sans doute méprisables... Eh bien, si c'est le prix de l'honnêteté, d'une ébauche de compréhension, je le paierai volontiers. Ne croyez pas que je me pense irréprochable ; bien au contraire, et les « autres » agissent sur moi comme des miroirs déformants, me renvoyant mes propres défauts et soulevant des questions qui n'ont jamais vraiment touché terre.

Cet empire que j'ai bâti à l'insu des autres, en empilant haine, peur et isolement... je devrai le quitter, un jour, mais laissez-moi en profiter encore aujourd'hui. Il me manquera.

Alice